

Semaine de prière pour l'Unité des Chrétiens

Paroisses de la Cathédrale et du Temple Neuf à Strasbourg
24 janvier 2021 – Homélie à la Cathédrale – Pasteur Rudi Popp

Marc 1, 14-20

Après l'arrestation de Jean le Baptiste, Jésus partit pour la Galilée proclamer l'Évangile de Dieu ; il disait :

« Les temps sont accomplis :
le règne de Dieu est tout proche.
Convertissez-vous et croyez à l'Évangile. »

Passant le long de la mer de Galilée, Jésus vit Simon et André, le frère de Simon, en train de jeter les filets dans la mer, car c'étaient des pêcheurs.

Il leur dit : « Venez à ma suite. Je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. »

Aussitôt, laissant leurs filets, ils le suivirent.

Jésus avança un peu et il vit Jacques, fils de Zébédée, et son frère Jean, qui étaient dans la barque et réparaient les filets. Aussitôt, Jésus les appela. Alors, laissant dans la barque leur père Zébédée avec ses ouvriers, ils partirent à sa suite.

« Ce n'est pas sans tremblement que je voudrais aborder la question de l'ordination des femmes », écrit l'un des grands esprits catholiques de langue française, le père Ghislain Lafont, moine bénédictin à la Pierre-qui-Vire, dans son dernier livre « Le catholicisme autrement ? »¹. Je comprends, chers amis, suite encore aux récentes instructions du Saint-Siège en vue de l'ouverture des ministères permanents de lecteur et d'acolyte aux femmes², que le débat sur leur rôle dans l'Église catholique et la possibilité de l'ordination des femmes se ravive.

Notre lecture de l'Évangile ce matin semble d'abord confirmer la position traditionnelle du Saint-Siège : la possibilité d'ordonner des femmes est exclue, parce que Jésus lui-même l'a exclue et que l'Église n'aurait évidemment aucune autorité pour aller contre la volonté du Christ.

En effet, parmi ces disciples que Jésus appelle au bord du lac de Tibériade, la « mer de Galilée », et parmi d'autres qu'il appellera par la suite pour former le cercle des Douze, il ne se trouve aucune femme.

¹ Ghislain Lafont, *Le Catholicisme autrement ?*, éd. Le Cerf, 2020, p. 139 : « Note sur l'appel des femmes au charisme de gouvernance » : [...] Si le 'sacerdoce' est un charisme reconnu et ordonné, qui peut décider que les femmes ne peuvent l'avoir ? Est-ce que, dans l'Église catholique, il faut considérer que Jésus lui-même a exclu les femmes de ce charisme ? Ni les hommes, ni les femmes ne sont prêtres au sens sacrificiel de l'Ancien Testament. [...] Il n'y a pas lieu, je crois, à discrimination. » [p. 149]

² http://www.vatican.va/content/francesco/fr/motu_proprio/documents/papa-francesco-motu-proprio-20210110_spiritus-domini.html

Est-ce que la question des ministères de direction dans l'Église est ainsi résolue ? Est-ce que les Églises protestantes et anglicanes qui appellent les femmes au ministère de « pêcheurs d'hommes » se sont simplement trompées ? Je crains que nous ne puissions faire l'économie, face à ce récit de vocation, d'une évocation du débat qui contribue depuis une centaine d'années, au sein des Églises et entre les Églises, à éprouver l'unité du corps du Christ. Que vous soyez convaincu de l'une ou de l'autre option, la question reste de savoir comment l'Évangile peut être fidèlement et courageusement annoncé par les hommes et les femmes que le Christ appelle aujourd'hui.

Tout lecteur des Évangiles sait que de manière discrète mais efficace, beaucoup de femmes ont joué un rôle important parmi les amis de Jésus. Personne ne contestera aussi que l'appel des disciples en Galilée n'était pas l'acte fondateur de l'Église, et encore moins de sa théologie des ministères. Jésus et ses disciples sont restés enracinés dans le judaïsme ; leur vie et leur mission sont originellement et organiquement un mouvement juif, où le rôle des femmes était socialement et religieusement restreint.

C'est bien plutôt par la Pentecôte, par l'effusion de l'Esprit aux hommes et aux femmes, que la question des ministères dans l'Église du Christ va prendre forme. Les femmes et les hommes semblent alors se partager les responsabilités tout naturellement : aucun écrit du Nouveau Testament ne niera que des femmes aient joué un rôle important dans les premières communautés chrétiennes.

Dans les Actes des apôtres, nous lisons que les quatre filles de l'évangéliste Philippe prophétisent à Césarée (Ac 21,9), tandis qu'à Philippes, Lydie se révèle très active et qu'à Éphèse, avant l'arrivée de Paul, Priscille et Aquila semblent assumer ensemble la direction de la communauté (cf. Ac 18, 26-27).

Dans la première génération chrétienne, et dans la première couche de ses épîtres, l'apôtre Paul semble admettre, comme allant de soi, le ministère des femmes. Il reconnaît explicitement que les femmes peuvent « prier » et « prophétiser », qu'elles peuvent donc assumer le ministère le plus important d'une église locale à cette époque, celui des « prophètes ». Les salutations personnelles dans ses lettres attestent de la place importante que les femmes tenaient dans les églises que Paul avait fondées. Bref, l'admission des femmes au ministère était pleinement conforme à la conception ecclésiale formulée dans l'épître aux Galates : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme, car tous vous ne faites qu'un dans le Christ » (Ga 3, 28). Les femmes-diacres des premiers siècles chrétiens en seront une illustration que leur mise à l'écart ultérieure ne saurait faire oublier.

Nous pouvons donc penser que l'Évangile de Marc veut interroger, dès le premier siècle et jusqu'à nos jours, cette réalité historique du ministère de l'Église. L'Évangile de Marc crée ici une référence à la Bible hébraïque : il prend les récits de l'appel de Moïse, de Gédéon, ou encore d'Élisée comme modèle de la vocation des disciples. Marc semble vouloir interroger un fonctionnement déjà établi des ministères d'Église qui commence, dès le premier siècle, à se figer autour de « charges utiles » pour maintenir l'ordre, comme la surveillance d'Église, la présidence du culte, le service à table, la prophétie, etc. Marc interpelle ses lecteurs par son récit de vocation des premiers disciples pour les inviter à considérer l'origine de tout ministère dans l'Église : la vocation de la personne par le Christ, non pas son utilité pour le maintien de l'ordre.

Le récit de vocation de Marc ne veut donc surtout pas clore la question de la forme que prennent les ministères dans l'Église, mais, tout au contraire, la tenir ouverte. Et c'est ainsi que sa question radicale nous frappe encore : que devons-nous laisser et quitter, aujourd'hui, pour suivre le Christ ?

La première surprise de cette interpellation de Marc sur l'engagement dans l'œuvre du Christ est son plaidoyer pour la fragilité des ministères. Sans prévenir, sans prendre les précautions utiles qui s'imposent, Jésus appelle. Sans se préparer, sans finir ce qu'ils ont commencé, les disciples le suivent. Cette brusquerie et cet empressement sont au centre de l'argument de Marc : le ministère de l'Église s'inscrit dans un appel sans raison apparente, sans stratégie de recrutement, sans entretien d'embauche. Il prend la personne appelée telle qu'elle est, avec ses forces et avec ses faiblesses. Il la force aussi de laisser en jachère un plan de carrière, une organisation de vie, comme le montre en particulier la vocation des fils de Zébédée : ils abandonnent leur rôle socialement attendu. Le ministère de l'Église, nous dit Marc, comprend une séparation de ceux qu'on aime, de ce qu'on aurait aimé faire.

Mais ce qui peut nous surprendre encore davantage dans ce récit de vocation, c'est le silence des disciples. La scène vient interroger une réalité souvent floue dans nos idées sur la psychologie des vocations : celle de la participation de l'appelé à son appel. Marc ne fait état d'aucun désir, d'aucune envie de suivre de la part de ceux qui sont ici appelés : la suivance est entièrement dans l'effet de l'appel. C'est parce que Jésus le veut que l'appelé le suit ; la motivation de l'appelé n'existe pas avant que l'appel ne soit prononcé. Chacun est pris au dépourvu, chacun semble totalement débordé par l'évènement de l'appel. Le disciple ne pose pas de questions, et ne se pose pas de questions ; sur le champ, sa réponse n'est pas un discours, mais un mouvement, une mise en route, un acte. Cette discipline sévère et imposée peut nous repousser et rebuter : elle a pourtant été la règle sociale pendant des siècles, et reste en vigueur notamment dans les ordres monastiques.

Marc vient-il donc disqualifier une certaine psychologie de la vocation ? veut-il discréditer les motivations de servir par volonté, par engagement et aussi par plaisir ? La suivance du Christ doit-elle forcément être perçue comme une charge, un déchirement, une fonction octroyée, fondée sur une pure passivité et radicalement indépendante de toute ambition personnelle ?

Heureusement, l'Évangile ne répond pas strictement par l'affirmative ! Mais nous comprenons le sens de cette interpellation. La question de Marc n'est pas : qui est appelé en premier ? Quelles sont ses qualités et qualifications ? Ou quel est son sexe ? Marc s'interroge plutôt comment les ministères de l'Église peuvent refléter le sens de la vocation du Christ : prendre la personne appelée telle qu'elle est, avec ses forces et ses faiblesses, sans trop compter sur ses ambitions.

Il est évident que cette interrogation ne nous concerne plus de la même manière que dans les siècles précédents. De fait, dans notre manière de contribuer à la société, nous ne nous définissons plus par l'antinomie sociale historique « homme - femme », qui représentait la dichotomie entre un être indépendant, dans quelques limites, [l'homme] et un être totalement dépendant, à tous égards [la femme]. Les conceptions de « l'homme » et de la « femme » ne signifient plus la même condition humaine

aujourd'hui qu'il y a encore 50 ans. La réponse à la question de Marc « Que devons-nous laisser pour suivre le Christ ? » ne peut donc plus être la même qu'il y a 50 ans, voire 500 ans. Chaque personne, et chaque communauté dans l'Église doit répondre à l'heure présente à l'appel radical du Christ - et j'ai confiance que c'est Lui qui reconnaîtra encore les charismes, même dans ces situations où nos institutions ecclésiastiques n'ont pas prévu de théologie, de bureau ou de budget appropriés.

Si vous vous demandez alors quelle serait, d'après Marc, la solution dans le débat sur le ministère ordonné, retenez plutôt que son récit de vocation ne veut pas clore la question, mais la tenir constamment ouverte. En tant que protestant, je ne saurais pas non plus simplement recommander à l'Église catholique le modèle protestant. Le protestantisme ne « fonctionne » pas très bien, et c'est peut-être son unique force...

Je crois au contraire que dans toutes les Églises, nous pouvons davantage mettre en valeur les charismes des hommes et des femmes, des célibataires et des familles, des jeunes et des sages, des théologiens et des contre-penseurs, en transposant la question radicale de Marc dans nos schémas d'organisation ecclésiastique : que devons-nous laisser, que devons-nous quitter, aujourd'hui, pour suivre le Christ ?

Amen !